

LORSQUE FLAUBERT LISAIT BALZAC

Rodica STANCIU-CAPOTĂ*

“L’*e*çon d’énergie et d’intelligence”, “vive et jaillissante”, “bouillonnement d’idées et mine de recettes pour apprentis écrivains” [1: 221], la correspondance, l’unique correspondance de Gustave Flaubert, nous offre non seulement une image du laboratoire – “gueuloir” de celui qui fut le travailleur de génie qui apporta sa pierre à la construction du roman français moderne, mais aussi une image de la vie littéraire de la deuxième moitié du XIX^e siècle, un inventaire d’écrivains qu’il présente et analyse à la fois.

Homme du contraste et artisan écartelé, Flaubert s’est entouré de toute une génération d’écrivains et surtout de toute une bibliothèque. Lecteur acharné, toujours à la quête d’un livre, d’une phrase, d’un mot parfait, Flaubert remplit par la lecture les années de sa soi-disant séquestration à Croisset.

Grand admirateur des classiques latins et grecs, de Shakespeare et d’Homère, Flaubert ne néglige pas ses contemporains: Stendhal (qu’il n’admire pas d’ailleurs: “Quant à la Beyle, je n’ai rien compris à l’enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu le *Rouge et le Noir*”) [3: 179], Hugo le maître, l’ami Tourgueniev, les frères Goncourt, etc.

Si on considère du point de vue strictement chronologique l’apparition du nom de Balzac dans la correspondance de Flaubert, on peut s’étonner de voir qu’une des premières mentions date de 1850, juste l’année de la mort de Balzac, Flaubert ayant appris la mort de Balzac, à Constantinople, où on avait annoncé sa mort dans le “Journal de Constantinople”, samedi, le 14 septembre 1850:

“Pourquoi la mort de Balzac m’a-t-elle vivement affecté? Quand meurt un homme que l’on admire on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s’en faire aimer. Oui, c’était un homme fort et qui avait crânement compris son temps.” [2: 710]

A ce qu’on peut voir, Flaubert connaissait déjà Balzac grâce à ses écrits et l’avait grandement apprécié. Il avait apprécié sa capacité d’observation et l’effort de Balzac de faire du roman français une oeuvre qui puisse refléter d’une manière objective la réalité.

Ce qu’il lui reproche pourtant, c’est de ne pas savoir écrire. De ne pas avoir dépassé le statut d’observateur, de ne pas avoir travaillé la phrase, le mot.

“Je vois que le roman ne fait que naître, il attend son Homère. Quel homme eût été Balzac, s’il eût su écrire! Mais il ne lui a manqué que cela. Un artisan, après tout, n’aurait pas tant fait, n’aurait pas eu cette ampleur.” [3: 209]

Flaubert, après des lectures très vastes et selon un code éthique et esthétique propre, bien que constatant le fait que Balzac ne lui ressemble pas en ce qui concerne le souci de bien écrire, de travailler sur la phrase jusqu’à ce qu’elle devienne tel un diamant ciselé par un maître, accepte et admire pourtant Balzac pour ce qu’il avait fait:

“J’ai relu Eugénie Grandet. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury.” [3: 563]

Parmi ses lectures se trouvent souvent les romans de Balzac, qu’il “avale” à côté des auteurs qu’il admire et le thème des romans balzaciens lui reviennent toujours dans les étapes “de lecture” flaubertienne revient souvent dans sa correspondance:

“J’ai avalé deux volumes de Goethe (que je ne connaissais pas), les mémoires de Herzen sur la Russie, quelques romans de Balzac”. [4: 32]

Mais, à un moment donné, il ne lit plus les romans de Balzac. Il a peur de ne pas commencer à lui ressembler (“Ce n’est pas une petite affaire que d’être simple. J’ai peur de tomber dans le Paul de Knock ou de faire du Balzac châteaubrianisé.” [3: 5]).

Et cela parce que dans son oeuvre, Balzac peut être aperçu (“Balzac n’a pas échappé à ce

* *Chargée de cours, Département des Langues Romanes, et de Communication en affaires, A.S.E. Bucarest*

défaut; il est légitimiste, catholique, aristocrate”) [3: 204], ce qui est tout à fait contraire à la théorie flaubertienne, selon laquelle l’auteur ne doit rien mettre de soi-même dans son oeuvre, théorie selon laquelle l’auteur doit être comme Dieu: objectif, créatif, neutre, impersonnel et à même de dire: “Rien de ce livre n’est tiré de moi. Jamais ma personnalité ne m’aura été plus inutile.” [3: 183]

Et pourtant, Flaubert ne peut pas ignorer le fait que Balzac faisait école, que ses romans commençaient à être modèle pour les écrivains de l’époque, parmi lesquels le nom de Michelet, grand historien pourtant, revient assez souvent:

“Je viens de lire ce soir *La femme* du père Michelet! Quel vieux radoteur! Il abuse du bavardage, franchement. Ne te semble-t-il pas, au fond, jaloux de Balzac?” [4: 59], ou bien, quelques jours plus tard:

“Quel vieux fol que ce père Michelet. Il me paraît, au fond, jaloux du vieux Balzac qui avait pénétré plus avant que lui dans les callibistrés physiques et moraux du sexe que j’idolâtre.” [4: 62]

L’influence que Balzac exerce sur ses contemporains ne se limite pas aux confrères, elle va plus loin, sur le public aussi, constatera Flaubert:

“Les héros pervers de Balzac ont, je crois, tourné la tête à bien des gens. La grêle signification qui s’agite maintenant à Paris, autour du pouvoir et de la renommée, a puisé dans ces lectures l’admiration bête d’une certaine immoralité bourgeoise, à quoi elle s’efforce d’atteindre (...). Ce n’est plus Werther ou Saint-Preux que l’on veut être, mais Rastignac ou Lucien de Rubempré.” [3: 440]

Flaubert ne veut pourtant pas que la morale soit évidente dans l’oeuvre artistique. Il critique ainsi les anti-exemples donnés par Balzac. Il considère que l’oeuvre littéraire, en tant qu’expression d’une observation scientifique de la réalité environnante, ne doit pas influencer sur le public, elle doit seulement être. Être un objet façonné avec une application de maître horloger. Elle doit être un mécanisme parfait et impeccable. Le livre sur rien en aurait été l’expression la plus pure.

Malgré le regard critique qu’il jette sur l’oeuvre balzacienne, Faubert ne nie pas sa valeur. Et il veut même s’en servir pour plaider “innocent” dans son procès lors de la publication de *Madame Bovary*:

“N’oubliez pas de me trouver le plus que vous pourrez de bons passages tirés des classiques, pour mettre sur mes marges. Vous qui êtes fort en Balzac, apportez m’en!” [4: 668]

Il le considère donc, déjà un classique! Doué d’une objectivité presque malade, Flaubert s’émerveille de trouver dans les romans de Balzac des scènes similaires, des personnages similaires. Cela lui fait presque peur:

«Je suis, dans ce moment, comme tout épouvanté (...). As-tu lu un livre de Balzac qui s’appelle *Louis Lambert*? Je viens de l’acheter il y a cinq minutes; il me foudroie. (...) Ce Lambert, à peu de choses près, est mon pauvre Alfred. J’ai trouvé là de nos phrases (dans le temps) presque textuelles» [3: 218],

ou bien:

“Autre rapprochement: ma mère m’a montré (...) dans *Le médecin de campagne* de Balzac, une même scène de *Madame Bovary*: une visite chez une nourrice. Ce sont les mêmes détails, les mêmes effets, même intention, à croire que j’ai copié, si ma page n’était infiniment mieux écrite, sans me vanter”. [3: 219]

Conclusion? Les grandes âmes se rencontrent quelque part, très haut, dans les mêmes idéaux et dans ce qui est, pour eux, l’Enfer et le Paradis en même temps: l’Art.

Admirateur et critique objectif de Balzac, avec le regret de ne l’avoir pas connu durant sa vie, Flaubert se déclare pleinement d’accord avec Henri Taine qui, dans ses *Nouveaux essais de critique et d’histoire*, avait dédié un chapitre à Balzac et avait dit: “Avec Shakespeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine.”

Et à Flaubert de conclure: “ Je connaissais déjà Balzac”. [4: 471]

RÉFÉRENCES

1. D’Ormesson, J., *Une autre histoire de la littérature française*. Nil Edition, Paris, 1997
2. Flaubert, G., *Correspondance*, Tome I, Pleiades, Paris, 1973
3. Flaubert, G., *Correspondance*, Tome II, Pleiades, Paris, 1980
4. Flaubert, G., *Correspondance*, Tome III, Pleiades, Paris, 1988